

Σύγκριση

Τόμ. 14 (2003)



Οι μεταμορφώσεις του χρόνου στην Έρημο των Ταρτάρων (1940) του Dino Buzzati και στον Ωραίο Λοχαγό (1982) του Μένη Κουμανταρέα

Antigone Vlavianou

doi: [10.12681/comparison.10116](https://doi.org/10.12681/comparison.10116)

Copyright © 2016, Antigone Vlavianou



Άδεια χρήσης [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

Βιβλιογραφική αναφορά:

Vlavianou, A. (2017). Οι μεταμορφώσεις του χρόνου στην Έρημο των Ταρτάρων (1940) του Dino Buzzati και στον Ωραίο Λοχαγό (1982) του Μένη Κουμανταρέα. *Σύγκριση*, 14, 128–138. <https://doi.org/10.12681/comparison.10116>

In sinu temporis

Les avatars du temps chez Dino Buzzati
 (Le Désert des Tartares / Il Deserto dei Tartari, 1940)
 et Ménéis Koumandaréas

(Le Beau Capitaine / Ο Ωραίος Λοχαγός, 1982)*

S'il est vrai que «l'expérience de la temporalité commande les formes que revêt la littérature»¹, il est également vrai que la littérature est un art par excellence du Temps: qu'on écrive *au* temps, *sur* le temps, *face au* temps ou, parfois, *contre le* temps «pour sauver quelque chose de la ruée [inexorable] du monde vers l'anéantissement»², l'œuvre littéraire ne décrit que l'attitude de l'homme *dans* le temps —in sinu temporis— ainsi que son inaptitude à dompter ce par où passe son être, c'est-à-dire, l'écoulement du Temps. Est-ce par hasard que dans la tradition grecque, Cronos, le plus jeune des Titans, fils d'Ouranos, qui, de plus, a dévoré ses enfants et détruit ses propres créations, a été identifié au Temps? C[h]ronos, devenu le symbole de la suspension du temps, a rejeté toute idée de réconciliation avec cette puissance absorbante de la nature, cette implacable *anankè* qui, oscillant entre le ciel (Ouranos) et la terre (Gaia), provoque la perte des individus.

De Parménide à Aristote, d'Empédocle à Platon et Plotin, d'Héraclite à Hegel, en passant par la religion chrétienne et sa vision téléologique du temps, «deux conceptions du temps se partagent le champ de la spéculation philosophique: une vision cyclique du temps comme un "éternel retour" et comme illusion, et un temps linéaire, celui d'une histoire et d'un salut, à moins que ce ne soit celui d'une perte»³.

Le complexité des deux œuvres que nous avons choisies pour limiter notre champ de recherche dans les années '40-'80, à savoir *Il Deserto dei Tartari* de Dino Buzzati, publié en 1940, et *Ο Ωραίος Λοχαγός* de Ménéis

* Intervention à la *Rencontre de Travail* «Tendances actuelles de la Littérature Comparée dans le Sud-Est de l'Europe», Fondation Nationale de la Recherche Scientifique (FNRS/EIE), Athènes, 3-4 septembre 2001.

Koumandaréas, publié en 1982 respectivement, tient justement à la confrontation de ces deux conceptions de la temporalité, et leur originalité consiste à la manière tout à fait particulière dont ils définissent les rapports existant entre le temps, qui fuit en avant et nous entraîne vers la mort, et la perception erronée que nous en avons.

Buzzati s'est expliqué sur la première forme de cette erreur dans ses entretiens avec Yves Panafieu⁴ : Entre 1933 et 1938, quand il faisait un travail de routine, la nuit, dans les locaux du journal *Corriere della Sera*, il a observé ses vieux collègues qui avaient tous rêvé de devenir grands reporters, mais qui s'étaient «fossilisés là, dans la rédaction, renonçant progressivement à leurs espoirs». La monotonie de ce travail a donné à Buzzati l'idée d'un roman sur le destin de l'homme moyen, qui espère une grande occasion mais ne la rencontre jamais, ou trop tard. Il a transposé l'histoire dans un milieu militaire, parce que l'écart entre les rêves d'aventures héroïques et la routine ordinaire y est encore plus évident. Militaire de carrière est également le héros du roman de M. Koumandaréas, celui qui, surnommé «*le Beau Capitaine*»⁵ dès le début du récit intra-diégétique du vieux conseiller qui entreprend de raconter son histoire, passe sa vie à espérer en vain l'objet de son désir, à savoir l'annonce de son acquittement par le Conseil de l'Armée.

D'une part, il y a donc le temps que l'on peut appeler «objectif», qui s'écoule indépendamment de toute volonté, irréversible, et précipite les êtres vers le déclin et la mort et, d'autre part, il y a le temps «subjectif» et illusoire de ceux qui croient le posséder («avoir le temps») et l'imaginent lent ou immobile. Ignorant que le temps passe vite, l'officier Giovanni Drogo⁶ et ses compagnons ignorent aussi la leçon du *carpe diem*, qui recommande de jouir du présent avant qu'il ne soit trop tard. Ce thème est plus apparent chez Buzzati que chez Koumandaréas, parce que le narrateur omniscient intervient à diverses reprises pour souligner *la fuite du temps* qui échappe à ses personnages, et que l'histoire s'étale sur trente-six années. D'ailleurs, comme l'a fort bien remarqué François Livi⁷ dans son analyse thématique détaillée du roman en question, la disposition des trente chapitres du *Désert des Tartares* constitue, par elle-même, un des aspects les plus voyants de l'écoulement du temps, et met en valeur la présence obsédante d'une temporalité contradictoire et ambivalente dans son déroulement accéléré (perceptible dans le rapport entre le temps de l'histoire et celui du récit⁸) et son rythme itératif, marqué par la série des départs et des arrivées au fort Bastiani, qui donne l'illusion de l'immobilité :

- Arrivée de Drogo au fort – I / départ de Lagorie – VIII.
- Drogo reste au fort – IX / départ et mort d'Angustina – XV.

- Drogo reste au fort – XVI / départ d'Ortiz – XXVI.
- Arrivée des renforts au fort – XXVII / départ et mort de Drogo – XXX.

Si ces superpositions et ces correspondances évidentes donnent l'illusion d'un temps cyclique qui se répète, il en est de même chez Koumandaréas, même si l'histoire ne s'étale que sur neuf années seulement (d'une «*journée ensoleillée de l'automne mille neuf cent cinquante-neuf*»⁹ à «*l'épilogue [de] mille neuf cent soixante-huit*»¹⁰), et même si —contrairement au *Désert des Tartares*— le rapport entre le temps de l'histoire et celui du récit ne provoque pas la même impression vertigineuse d'un déroulement accéléré du temps¹¹ qui fuit. Néanmoins, le récit du vieux Conseiller, —héros-narrateur du roman *Le Beau Capitaine* qui, pendant un après-midi hivernal, vide la première tasse de thé sachant qu'une deuxième suivra, se tourne vers son interlocuteur ou, plutôt, vers l'esquisse du Capitaine à l'uniforme impeccable, «*la regarde comme s'il allait, d'un moment à l'autre, lui insuffler la vie*»¹² et se met à raconter à la première personne l'histoire du «*Beau Capitaine*»—, renvoie à la technique narrative proustienne, suivant laquelle le héros-narrateur, sans qu'il soit le héros principal du récit, se trouve à l'intérieur de l'histoire racontée tout en rapprochant les deux instances narratives: le présent et le passé. Cette position intra-diégétique du narrateur-Conseiller —inclus dans le récit extra-diégétique d'un jeune Capitaine qui, comme un «*frère jumeau*», un «*homologue*» du «*Beau Capitaine*», recourt dix ans après au même Conseiller d'État pour une affaire identique à celle de son «*beau*» prédécesseur— fonctionne donc comme une sorte de *mise en abyme* de l'action primaire (dans laquelle, le héros intra-diégétique poursuit la recherche déjà restituée par le héros extra-diégétique) et focalise l'intérêt du lecteur sur un espace et un temps à la fois fictifs et résolus. Or, ce rapport unificateur entre le récit au premier degré et le regard rétrospectif du narrateur au second degré rapproche à tel point le présent narratif au passé narré, que le lecteur éprouve la sensation d'un *temps immobile*, voire figé, piégé dans la monotonie d'une scène unique qui se répète, à quelques détails près, à jamais:

«*La requête du Capitaine suivit le chemin habituel. Timbres, reçus, droits d'enregistrement, droits de reproduction, timbre et plaidoirie, sans compter les droits à la Caisse de Prévoyance des avocats, avec la signature de l'avocat mandaté. La même procédure, le même visage impassible du Sénateur [...] et, dans mon bureau, la [même] ombre du chameau qui entrait et sortait [...] comme s'il arpenterait les sables du désert*»¹³, lit-on au chapitre X du roman.

Si cet extrait nous renvoie au monde cauchemardesque de la bureaucratie absolutiste kafkaïenne du *Château*, avec un héros —le «*Beau*

Capitaine»— victime d'une justice impersonnelle et incontrôlable jusqu'à l'abus, il ne nous renvoie pas moins au temps circulaire du *Désert des Tartares*, à la répétitivité mécanique de la vie militaire au fort Bastiani, qui rend «semblable hier et avant-hier»¹⁴, et où les comportements réguliers des soldats s'accordent à toutes les horloges, pendules, cloches, ainsi qu'aux clapotis de la citerne qui scandent le temps dans ce roman et engloutissent douillettement Giovanni Drogo dans le rythme tranquille d'une vie d'habitudes:

*«Le tour de garde, qui, les premières fois, paraissait une corvée insupportable, était devenu une habitude; [...] habitude aussi étaient devenus les collègues [...]; habitude, les promenades faites de temps en temps avec Morel au village le plus proche; [...] habitude, [...] les après-midi de repos, et les patientes parties d'échecs le soir, [...] habitude, la chambre, les calmes lectures nocturnes, la lézarde qu'il y avait dans le plafond au-dessus de son lit et le creux fait par son corps dans le matelas, [...]. Toutes ces choses étaient désormais devenues siennes et les quitter lui eût fait de la peine»¹⁵, observe le narrateur du *Désert des Tartares*.*

De même que G. Drogo, le «*Beau Capitaine*», soumis à la satisfaction irréfléchie de ses occupations habituelles, continue à déposer ses requêtes successives et à répéter ses visites chez le Conseiller d'État, englué dans la torpeur d'un rituel immuable, insoupçonné de la fuite irréversible du temps:

«[...] Écoute, lui dis-je résolument, il est temps de [...] tourner la page. [...] Abandonne l'idée de la requête. Jette-la, déchire-la. Oublie l'Armée. De même qu'elle t'a oublié».

Il me regarda dans les yeux.

«Je ne peux pas», dit-il, très calmement, l'air résigné.

«Mais pourquoi?», insistai-je.

«J'y suis trop habitué».

*Il en parlait comme si c'était de l'alcool, du tabac, de la drogue, et tout ce qui crée une dépendance. Sa drogue à lui, c'étaient les recours à la répétition. Chose affreuse, il ne pouvait plus vivre sans eux»¹⁶, observe le narrateur du *Beau Capitaine*.*

Sur ce sujet, Buzzati est donc plus proche de Koumandaréas que de Proust. Hanté par la fuite du temps, Proust voit dans l'habitude un moyen de la contrecarrer. Les rites familiaux de Combray, par exemple, maintiennent une sorte de permanence: Chaque dimanche répète, réactualise les dimanches passés; le matin, on savoure la joie de savoir d'avance comment se déroulera la journée. Marcel, qui a une peur malade de toute nouveauté, trouve dans ces rites la sécurité que donnent les choses connues. Mais il a, comme Proust, une conscience

aiguë et douloureuse du temps qui passe, ce qui n'est pas le cas ni de Drogo ni du «*Beau Capitaine*». Pour ces derniers, la *fuite du temps* se déroule à leur insu, malgré toute une symbolique de la mobilité que Buzzati et Koumandaréas développent parallèlement pour l'exprimer (à savoir, l'image-clef de la route qui indique la linéarité, l'inexorable marche en avant et l'orientation vers une fin, la vieille image du fleuve qui ajoute à celle d'une fuite en avant l'idée d'une érosion, les nuages qui passent sur le désert et désavouent sa trompeuse immobilité, le livre dont on tourne les pages pour arriver au dénouement, pour ce qui concerne Buzzati; la référence systématique aux divers événements historiques des années soixante en Grèce¹⁷, qui ont perturbé la scène politique et ont préparé l'avènement de la dictature des Colonels en '67, faisant apparaître le dénouement du mythe romanesque comme leur conséquence naturelle, pour ce qui concerne Koumandaréas). Chez tous les deux, la perception du temps par leurs héros reste illusoire, même si l'un (Buzzati) raconte une *attente* et l'autre (Koumandaréas) raconte une *quête*. Peu importe, alors, si le héros buzzatien passe sa vie à se promener dans les sites d'une vieille forteresse, en attendant le début d'une guerre improbable, tandis que le «*Beau Capitaine*» passe ses jours à flâner dans les couloirs du Vieux Palais, en quête de son acquittement par le Conseil de l'Armée. Ce qui importe c'est que, pour tous les deux, durant leur vie, c'est «*la même journée, avec ses événements identiques, [qui] s'est répétée des centaines des fois sans faire un pas en avant*»¹⁸, et sur ce point Buzzati et Koumandaréas sont fort proches de Camus qui, dans *Le Mythe de Sisyphe*, soutient que «*nous prenons l'habitude de vivre avant d'acquérir celle de penser [et que, par conséquent,] vivre naturellement n'est jamais facile, [parce qu'] on continue à faire des gestes que l'existence commande pour beaucoup de raisons, dont la première est l'habitude*»¹⁹.

Aveuglés par tous les murs des habitudes, empêchés de voir l'absurde d'une «*vie machinale*» qui se perpétue, les deux héros évoluent donc dans l'épaisseur ordinaire de la quotidienneté, presque dans sa banalité, avec une conscience assoupie. Toutefois, ni *Le Désert des Tartares* ni *Le Beau Capitaine* ne sont des romans sur l'ennui, mais sur «*l'angoisse qui [peut prendre quelqu'un] à l'idée de ne jamais voir finir ces jours [identiques] dont il fait quotidiennement le compte*», c'est-à-dire, de ne jamais voir arriver le jour de «*sa grande chance [qu'elle s'appelle bataille, réussite ou victoire définitive] qui pouvait racheter sa vie entière*»²⁰.

C'est justement cette angoisse, mêlée à une sorte de lassitude teintée d'écoeurement, qui provoque, selon Camus, le réveil de la conscience et la découverte de la fuite irrémédiable du temps. Le thème du gaspillage, ainsi que celui de l'usure, apparaissent aussitôt. Autrefois, il semblait évident à Drogo que «*les espoirs de jadis, les illusions guerrières, l'attente de*

*l'ennemi du Nord, n'avaient été qu'un prétexte pour donner un sens à la vie*²¹. Au chapitre XXV, il croit encore que le temps reste «une richesse inépuisable que l'on ne risquait rien à gaspiller»²². Mais au chapitre XXVII, alors qu'il a cinquante-quatre ans, il comprend que, pour alimenter cet espoir il a gaspillé à la légère la meilleure part de sa vie et «s'est privé de toute joie pour attendre l'ennemi»²³. La vie n'est plus que la souffrance de l'écart de soi à soi, ce sentiment amer de la non-coïncidence de l'être avec ses prédestinations.²⁴

Même écart ressenti par le «Beau Capitaine» qui, résolu de ne pas reculer, obsédé par la lutte contre ceux qui désirent son éloignement de l'armée, épouvanté par son désir insatiable du grade militaire, tarde à déchiffrer les signes et les présages de la *fuite du temps*, à prendre conscience que l'habitude, la répétition, le gaspillage des mois —en tant que diverses modalités de la mort— dégradent son univers (avènement de la dictature des Colonels), usent son uniforme, détruisent son état mental, bref, sa propre vie. Ainsi, tandis qu'au début du roman «c'est la grâce, en même temps que la confiance en soi, venues du plus profond de lui-même, de la jeunesse de son âme peut-être, qui donnent la beauté à l'uniforme du Capitaine et le font en fin de compte exister»²⁵, vers la fin du récit on le retrouve pâle, les yeux battus, portant «sous un long manteau démodé, le costume gris croisé qu'il avait mis pour venir au tribunal, mais [dont] le pli du pantalon n'est plus impeccable»²⁶. Quant à son regard, «il n'est en rien triomphant. Sans doute exprime-t-il [encore] une conviction, mais une conviction folle, proche du désespoir; la rage d'un être affaibli, qui ne peut échapper aux coups du destin»²⁷.

Force est, donc, d'admettre que le fort Bastiani, dans *Le Désert des Tartares*, et le Vieux Palais, dans *Le Beau Capitaine*, —liés à une idée de cheminement périlleux et, surtout, «au vague pressentiment de choses irrévocables»²⁸—, imposent le passage de la jeunesse à la vieillesse, de l'insouciance à la conscience aiguë que «la vie n'avait donc été qu'une sorte de plaisanterie: pour un orgueilleux pari tout avait été perdu. A ce moment précis²⁹, surgit, claire et terrible, venue de lointains replis, une nouvelle pensée: celle de la mort»³⁰. Autrement dit, s'il est vrai que «l'absurde est le contraire de l'espoir»³¹, il est également vrai que l'absurdité de la condition des deux héros, glissée au milieu du banal de leur propre vie —cette vie sacrifiée à l'art du peu—, intériorisée par leur propre existence, condamne tous les deux à l'attente de la maladie et de la mort.

La mort affecte l'univers du «Beau Capitaine», de même que la solitude absolue. Abandonné de tous (même de sa fiancée), calomnié par tous (surtout par les gens de l'Armée), rejeté par tous comme «un cerf blessé, vieillissant, rejeté par le troupeau»³², refusé par tous (même par le vieux Conseiller d'État qui, autrefois, s'avouait grand admirateur de sa

beauté, nous renvoyant ainsi directement à l'admiration sensuelle de la beauté chez Thomas Mann dans son roman *Mort à Venise*, — sa mort paraît proche, imminente et, surtout, inéluctable:

«*Je le vis traverser le long couloir, qui semblait un champ de mines à présent, d'un pas comme toujours obstiné, réglé par cette discipline idéale qu'il tentait de s'imposer. J'avais l'impression que cet homme, d'un instant à l'autre, allait tomber pour ne plus se relever. [...] Je ne croyais plus aux chances du beau Capitaine*»³³, avoue, comme dans un soliloque, le vieux Conseiller.

C'est sur son lit de mort, expulsé du fort Bastiani sans aucune pitié, abandonné de tous, que la conclusion s'impose à Giovanni Drogo sur son pari stupide et dérisoire avec la vie. Mais, Buzzati va plus loin dans sa cruelle ironie. Il aurait déjà été bien triste que Drogo eût gâché sa vie pour une veine attente, mais bien pire est le fait que l'improbable se produit et que les Tartares arrivent quand Drogo s'en va mourant.³⁴ (On pense alors à la fin du Château, telle que Kafka l'a racontée à Max Brod: L'autorisation de vivre au village est accordée à K. alors qu'il se trouve sur son lit de mort, c'est-à-dire, trop tard.)

L'occasion manquée est plus absurde que l'absence d'occasion, parce que le hasard, sur lequel on n'a pas de prise, offre une chance miraculeuse, mais que l'homme ne sait ou ne peut saisir. L'erreur de Drogo tient à ce qu'il attend l'avenir mais ne le prévoit pas. Il ne se trompe pas sur l'événement, mais sur lui-même, qu'il croit protégé du temps. La désagrégation (p. 200), l'usure (p. 217), l'épuisement, la lassitude (p. 225), s'accélèrent dans les dernières pages du roman à la même vitesse que dans *Le Beau Capitaine* (où, durant sept ans seulement, s'accomplit le temps d'une Genèse inversée, d'une dé-création, avec le coup d'État, qui prend lieu «*plongeant le pays dans le chaos*»³⁵, et l'usure de la vie du héros) et c'est ce qui fait manquer la grande occasion.

D'un *temps eschatologique*, qui se rue vers une fin, on aboutit donc à un *temps perdu*: Drogo perd son passé plus vite que tout le monde et plus radicalement, parce que la vie du fort le rend étranger à ceux qu'il a aimés (sa mère et sa bien-aimée). Il perd son présent parce que, tourné vers l'avenir³⁶, il ne vit pas dans l'instant. Il perd son avenir, parce qu'il n'a pas prévu l'usure du temps qui l'empêchera d'être prêt au moment attendu. Mais cette perte est bien plus cruelle chez Buzzati que chez Proust; Drogo n'a pas le secours de la mémoire pour conserver le passé. Ainsi, à la différence de Marcel, dont la «recherche du temps perdu» s'achève par un «temps retrouvé», Drogo ne peut reconquérir son passé parce qu'il ne l'a jamais possédé. Son *temps perdu* s'avère être donc un *temps dépossédé* au moment où, seul «*sur le lit banal d'une auberge, vieux et enlaidi*»³⁷, sans témoins pour attester de sa grandeur, comprend que le

véritable ennemi qu'il a toujours attendu est la mort, et se prépare à livrer «la bataille définitive qui pouvait racheter sa vie»³⁸.

S'il est vrai, comme l'affirme Stig Dagerman dans sa lettre testamentaire, que la menace d'une mort imminente peut être réduite à néant «en [se] dispensant d'accrocher la vie à des points d'appui aussi précaires que le temps et la gloire»³⁹ — ce qui est le cas dans *Le Désert des Tartares*, qui s'achève sur le sourire de Drogo (p. 242), sorti bel et bien du temps au moment où sa route «atteint son terme»⁴⁰ — il est vrai aussi, selon Albert Camus, qu'«il y a plusieurs façons de se suicider, de mourir, dont l'une est le don total et l'oubli de la personne»⁴¹. En s'obstinant à ignorer son état réel, malgré les condamnations successives annoncées par les officiers, en s'entêtant à effacer même l'événement de son renvoi de l'Armée⁴², le «*Beau Capitaine*», tel un rêveur inconsolé, n'abandonne pas sa lutte et suit sa quête désespérée, en fréquentant inlassablement les bureaux du Vieux Palais, en traînant incessamment ses bottes dans ses couloirs sombres, un «sourire ambigu»⁴³ sur les lèvres, sans exciter même plus la curiosité, étant «devenu un mal nécessaire»⁴⁴.

«*A morire sempre e tempo*»: «il est toujours temps de mourir». Ne te presse donc pas! semblait lui dire le destin»⁴⁵, observe avec amertume le Conseiller d'État, en le voyant longer seul les couloirs du Vieux Palais, tel un fantôme à la tête blanchie et à l'accoutrement étrange, avec «l'air d'un homme complètement fou»⁴⁶. Face à l'affaiblissement de son espoir, voire de son état mental, face à l'usure corrosive de la *fuite de temps*, face à sa dégradation, à sa désagrégation même mentale et corporelle, le «*Beau Capitaine*» avance vers l'irrationnel et préfère échapper à l'antinomie⁴⁷ absurde de son existence en tirant profit de sa propre destinée qui, préétablie comme celle de Drogo, l'effleure et l'effraie. Ainsi, contrairement au héros buzzatien qui d'un *temps perdu* aboutit à un *temps dépossédé*, le héros de Koumandaréas, dégagé des servitudes du temps à l'instar de sa destinée intemporelle, fait de son présent le futur de son passé et «s'invente dans sa durée propre»⁴⁸, en transformant le *temps perdu* en un *temps débarrassé*:

«Je n'eus même pas le temps de le saluer. Je le vis s'éloigner dans la foule, avec un air hautain»,

dit le vieux Conseiller dans l'épilogue de son récit, se remémorant de sa dernière rencontre fortuite avec le «*Beau Capitaine*» au tournant de l'avenue Amalias en 1968. Et il ajoute:

«Soudain, il n'était plus voûté, j'avais de nouveau devant moi la stature familière, les trois étoiles aux épaulettes, je distinguais même l'insigne sur son képi. Je le vis disparaître dans la même lumière qu'avant, dans l'apothéose de son éclat retrouvé.

C'était mon Capitaine. *Le Beau Capitaine*». ⁴⁹

Sa splendeur négative, sans être par la *fuite du temps* estompée, ne cesse d'attester (comme l'aurait dit Georges Poulet) «*la tragique déficience du moment qui est ce qu'il n'est pas*».

Notes

- ¹ Troubetzkoy Vladimir, «Temps et littérature», in *Littérature Comparée*, sous la direction de Didier Souiller, Paris, PUF, Col. «Premier Cycle», 1997, ch. 4, p. 127.
- ² Ibid.
- ³ Ibid.
- ⁴ Suffran Michel & Panafieu Yves, *Dino Buzzati*, Paris, éd. La Manufacture, 1991. Contient de larges extraits (pp. 227-323) des entretiens entre D.B. et Y.P., publiés sous le titre *Mes Déserts*, Paris, éd. Robert Laffont, 1973.
- ⁵ «C'est l'histoire du Beau Capitaine, dit-il, je vais l'appeler ainsi, cela me consolera», *Le Beau Capitaine*, traduit par Michel Volkovitch, Boulogne, éd. Du Griot, 1993, p. 5.
- ⁶ Nom qui apparaît dans l'univers littéraire de D. Buzzati dès 1936 dans le récit «Notre heure» (*Il Convegno*, 25.12.36), qui met en scène un fonctionnaire du Bureau du Chiffre (alter ego du jeune journaliste qui travaille au *Corriere della Sera*). L'année suivante, D. Buzzati signe avec le pseudonyme Giovanni Drogo le récit «Fausses Nouvelles» (*Omnibus*, 22.5.37). Le même pseudonyme va encore figurer au bas de deux articles de D. Buzzati: «La Mise à mort du Dragon» (*Oggi*, 3.6.39) et «Messager du Sud» (*Il Corriere della Sera*, 2.7.39), avant de réapparaître dans la *Forteresse*, premier titre du roman *Le Désert des Tartares*, mars 1940 (un troisième titre proposé plus tard par D. Buzzati, *Le Messager du Nord*, n'ayant pas été retenu par son éditeur).
- ⁷ In *Dino Buzzati: «Le Désert des Tartares»*, «Profil d'une œuvre», No 40, Paris, Hatier, 1971, pp. 31-33.
- ⁸ Les chapitres I-VI racontent 4 jours en 47 pages. Les suivants (VII-X) couvrent aussi quelques jours. Les ch. XI-XV racontent 22 mois environ. Les ch. XVI-XXIV couvrent 4 ans et un été. De la fin du ch. XXIV au début du ch. XXVII plus de 29 ans se sont écoulés. À la fin, c'est un véritable «tourbillon» (p. 238); puis, à l'approche de la mort de G. Drogo (ch. XXX), le temps ralentit à nouveau jusqu'à «l'apathie» (Ibid.) [La pagination renvoie à l'édition française «Le Livre de Poche» No 0973, texte intégral, traduit par Michel Arnaud et présenté par François Livi.]
- ⁹ *Le Beau Capitaine*, traduit par Michel Volkovitch, *op.cit.*, p. 5.
- ¹⁰ Ibid., p. 163.
- ¹¹ Plus précisément, à l'exception de la partie centrale du roman (ch. VIII-XVIII) où dix chapitres racontent deux ans (1963-1965), l'accélération du temps au début (ch. I-VII) et à la fin (ch. IXX-XXV) s'avère être d'environ un an par chapitre.
- ¹² *Le Beau Capitaine*, *op.cit.*, p. 5.
- ¹³ Ibid., p. 81.
- ¹⁴ *Le Désert des Tartares*, *op.cit.*, p. 76.
- ¹⁵ Ibid., pp. 74-76.
- ¹⁶ *Le Beau Capitaine*, *op.cit.*, pp. 152-153.
- ¹⁷ Le procès des dirigeants du PC en

février '60, un coup d'état militaire en Turquie, l'organisation de certains officiers appelée l'IDEA, les caricatures de Bost au journal *E-leftheria*, le parti de la droite, l'ERE, l'opposition farouche de l'Union du Centre, la fraude aux élections de '61, les manifestations des étudiants dans les rues d'Athènes, l'assassinat du député Lambrakis («Z»), les élections de '63, l'affaire ASPIDA, «l'apostasie», le coup d'État des Colonels.

¹⁸ *Le Désert des Tartares*, op.cit., p. 82.

¹⁹ *Le Mythe de Sisyphe*, - essai - sur l'absurde, Paris, Gallimard, col. NRF Essais, (1942) 1999, pp. 18, 20.

²⁰ *Le Désert des Tartares*, op.cit., pp. 7, 239.

²¹ Ibid., pp. 175-176.

²² Ibid., p. 206.

²³ Ibid., p. 233.

²⁴ Sentiment qui étreint l'homme racinien et que l'on retrouve, laïcisé, chez les Romantiques, comme l'a fort bien démontré W. Troubetzkoy in «Temps et Littérature», op.cit.

²⁵ *Le Beau Capitaine*, op.cit., p. 15.

²⁶ Ibid., p. 117.

²⁷ Ibid., p. 140.

²⁸ *Le Désert des Tartares*, op.cit., p. 8.

Buzzati fait un usage beaucoup plus remarquable des prolepses, qui fonctionnent comme des avertissements et donnent l'impression que l'avenir est fixé d'avance, que la fatalité pèse sur les personnages.

²⁹ Une séquence de *En ce moment précis* de Buzzati montre jusqu'à quel point cette idée de la conscience subite de la jeunesse qui s'achève hante l'écrivain: «Les pages de la vie, je veux dire les heures, les jours astronomiques et les mois [...] se succèdent dans une grande rapidité, pourtant, [...] à les voir passer avec une telle gravité on ne dirait

jamais qu'ils sont nos ennemis. Ils vont tellement, en grands seigneurs. Mais ils ne s'arrêtent jamais, les maudits, ils ne s'accordent pas une seconde de repos, nous avons beau courir en avant, [...] [mais] nous sommes des hommes, hélas, et de temps en temps nous devons nous arrêter. [...] Mais alors que nous sommes arrêtés sur le bord du chemin, [...] les heures, les jours, les mois et les années nous rejoignent un à un, et avec leur abominable lenteur ils nous dépassent, disparaissent au coin de la rue. Et puis le matin nous nous apercevons que nous sommes restés en arrière, et nous nous lançons à leur poursuite.

A ce moment précis, pour parler simplement, finit la jeunesse», Paris, éd. Laffont, 1965, p. 89.

³⁰ *Le Désert des Tartares*, op.cit., p. 238.

³¹ *Le Mythe de Sisyphe*, op.cit., pp. 55-56.

³² *Le Beau Capitaine*, op.cit., p. 154.

³³ Ibid., pp. 140-141.

³⁴ Drogo s'en va sur un cheval noir, vieux symbole de la mort psychopompe. Quant au nom des Tartares, issu de la confusion médiévale entre les Tatars et le Tartare, il renvoie aussi au fond de l'Enfer antique.

³⁵ *Le Beau Capitaine*, op.cit., p. 153.

³⁶ «L'a-venir (utopie)», tel que Pierre Sansot l'a décrit: «A la faveur de nos initiatives, nous nous pro-jetons au-devant de nous et c'est cette distance entre ce que nous voulons atteindre et ce que nous sommes que nous appelons l'avenir», in: *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Manuels Payot, 1998, pp. 185, 76.

³⁷ *Le Désert des Tartares*, op.cit., p. 239.

³⁸ Ibid.

³⁹ Notre besoin de consolation est impossible à rassasier, traduit du suédois par Ph. Bouquet, Arles, Actes Sud, 1981, p. 20.

⁴⁰ «[...] la fuite du temps s'était arrêtée.

[...] *La route de Drogo avait atteint son terme; le voici maintenant sur la rive solitaire d'une mer grise, et alentour [...] pas un arbre, pas un homme, et tout cela est ainsi depuis des temps immémoriaux*», p. 238.

⁴¹ *Le Mythe de Sisyphe*, *op.cit.*, p. 101.

⁴² «*Il avait même effacé l'événement de son renvoi de l'Armée. Il en était resté au stade antérieur*», constate le Conseiller d'État surpris. *Le Beau Capitaine*, *op.cit.*, p. 169.

⁴³ *Ibid.*, p. 168.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 155.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 150.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 167.

⁴⁷ On ne peut s'abstenir de noter ici

l'expression heureuse de Pierre Sansot: «*L'homme et son ombre [étant devenus] un homme et sa pénombre*», *op.cit.*, p. 177.

⁴⁸ Il s'agit de la «*durée bergsonienne*», selon W. Troubetzkoy, *op.cit.*

⁴⁹ *Le Beau Capitaine*, *op.cit.*, p. 172. «*On eût dit que les dieux [...] lui avaient accordé la grâce —ou la résistance qu'il avait dû leur opposer— de lui offrir encore le privilège de la beauté. Et qu'il avait gardé le droit d'abandonner Perséphone et de retourner provisoirement auprès d'Aphrodite*», avoue quelque part le vieux Conseiller, en se référant à sa beauté d'Adonis. *Ibid.*, p. 144.

Περίληψη

Αντιγόνη ΒΛΑΒΙΑΝΟΥ: *Οι μεταμορφώσεις του χρόνου στην Έρημο των Ταρτάρων (1940) του Dino Buzzati και στον Ωραίο Λοχαγό (1982) του Μένι Κουμανταρέα*

Η αλλόκοτη —παθολογική, σχεδόν— βίωση της απώλειας του χρόνου από τους κεντρικούς ήρωες των εν λόγω μυθιστορημάτων, οι οποίοι είναι στρατιωτικοί. Η ασύνειδη διαφυγή του χρόνου ως προσωπική εμπειρία ζωής, όπου η πανομοιότυπη επανάληψη μιας αυστηρά καθορισμένης καθημερινότητας και η παγιωμένη προσδοκία μιας δικαίωσης ή μιας ηρωικής επιβεβαίωσης σ' ένα απώτερο μέλλον, καταργούν το παρελθόν και δαπανούν το παρόν ως τα έσχατα όρια της απώλειας της λογικής ή της ίδιας της ζωής. Η «*αναζήτηση του χαμένου χρόνου*» για τον Marcel Proust δεν καταλήγει, λοιπόν, εδώ —μέσα από ποικίλες α-χρονικές ενσαρκώσεις και μεταμορφώσεις— στην εύρεση ενός «*ξανακερδισμένου χρόνου*», αλλά στην τραγική συνείδηση ενός «*απολεσθέντος χρόνου*» (ταυτόσημου με την απώλεια της ζωής του Drogo) ή στην παρανοϊκή έπαρση ενός «*απολυμένου χρόνου*» (ταυτόσημου με την απόλυση της λογικής του «*ωραίου λοχαγού*»).